

SEICHÔ MATSUMOTO

Un endroit discret

roman traduit du japonais
par Rose-Marie Makino et Yukari Kometani

ACTES SUD

C'est à Kôbe que Tsuneo Asai avait appris la nouvelle. Il était à peu près 20 h 30, il participait à un dîner avec des industriels de la transformation des produits alimentaires. Chef de bureau de l'alimentation au ministère de l'Agriculture, il était arrivé la veille en compagnie de son directeur, le chef de cabinet Shiraishi. Celui-ci avait bénéficié d'une promotion et était arrivé dans son service un mois plus tôt si bien qu'en matière de politique d'alimentation, c'était pratiquement un débutant. Depuis la veille, dans la région d'Osaka-Kôbe, ils avaient visité des conserveries et des usines de charcuterie, et ils avaient prévu pour le lendemain de se rendre à Hiroshima. Ce soir-là, les industriels leur offraient un banquet pour resserrer les liens.

Le dîner était sur point de se terminer. Le chef de cabinet, qui était de trois ans l'aîné d'Asai, était en train de discuter golf avec le président du Syndicat des industriels assis en face de lui. Son directeur était single player au golf. Il était aussi premier dan de go et de shôgi, et au mah-jong, l'un des meilleurs joueurs du ministère. Asai, assis à ses côtés, tout en portant sa coupe de saké à ses lèvres, écoutait les propos de son chef d'un air docile. Prêter une oreille attentive aux bavardages de ses supérieurs était aussi une manière de leur témoigner du respect. La voix de son chef, qui avait bu du whisky, était forte. Puisqu'il était chef de

cabinet à quarante-cinq ans, son avancement avait été rapide. Contrairement à Asai, il avait commencé sa carrière comme jeune diplômé de la faculté de droit de l'université de Tôkyô. De plus, le sous-secrétaire du ministre, qui avait la main sur les différentes factions du ministère, s'était pris d'affection pour lui.

Asai, avant cette mutation, avait prévenu les industriels que son nouveau directeur resterait tout au plus deux ans et peut-être même seulement un an et demi avant de passer dans un bureau plus important, que de toute façon, ce n'était qu'une courte étape dans sa carrière, il n'avait pas l'intention de s'investir dans son travail, et comme il n'avait certainement aucune idée de ce qui se passait sur le terrain et qu'il se reposait sur lui pour tout, ils n'avaient qu'à lui confier tout ce qui le concernait. Mais il pouvait avoir l'idée de mener une action de grande envergure au cours de son mandat, dans ce cas lui-même serait là et s'arrangerait pour le contenir d'une manière adaptée, avait-il ajouté. Les industriels s'étaient inclinés en lui disant qu'ils comptaient sur lui, qui n'accordait pas d'importance à la carrière et qui était un expert sur le terrain. Asai avait une relation de confiance profonde avec les industriels, et devant le fils de bonne famille qu'était le chef de cabinet, il jouait les candides. Si son nouveau directeur était fort au go, au shôgi, au mah-jong et au golf, c'était parce que ses années d'étudiant lui avaient laissé le temps de se perfectionner, et dès le départ il n'appartenait pas au même milieu que lui-même qui avait grandi dans une famille pauvre et avait été diplômé avec difficulté d'une université privée avant d'entrer dans le bureau où il travaillait maintenant.

Une vingtaine de geishas se trouvaient parmi eux. Devant son directeur l'une d'elles qui ressortait dans le groupe et qui devait elle aussi jouer au golf parlait records avec lui. Faire asseoir une geisha devant le chef de cabinet Shiraishi vers la fin du dîner était peut-être dû à l'intervention de Yanagishita, le

vice-président du syndicat local de la transformation des produits alimentaires. Asai le supposait depuis un moment. Le vice-président était fabricant de jambons et de saucisses. Dès qu'il comprendrait les intentions du nouveau chef de cabinet, Yanagishita qui se trouvait à ses côtés devait se lever discrètement pour venir lui glisser un mot.

Mais c'est une serveuse du restaurant qui vint lui parler à l'oreille :

“Vous avez un coup de téléphone de votre domicile à Tôkyô” chuchota-t-elle.

Asai ne se leva pas tout de suite. Se lever aussitôt aurait été impoli vis-à-vis du directeur qui se trouvait à ses côtés. Il prit délibérément sa coupe de saké sur le plateau devant lui et but une gorgée. Il fit semblant d'écouter son directeur parler golf, tout en réfléchissant à la raison d'un coup de téléphone à cette heure-là. Il était déjà parti de nombreuses fois en voyage d'affaires, et Eiko ne l'avait pratiquement jamais appelé. A la maison il n'y avait que sa femme. Quand ses missions se prolongeaient, elle faisait venir sa jeune sœur de la maison familiale. Cette fois-ci, son voyage devant durer cinq jours, sa sœur était venue.

Recevoir un coup de téléphone de chez lui le soir le mettait vaguement mal à l'aise. C'était normal de ne pas en recevoir dans la journée, puisqu'il ne se trouvait pas à l'hôtel, mais il se demandait ce qu'Eiko lui voulait. A présent, il ne voyait pas non plus de quoi elle pouvait vouloir lui parler.

Une minute plus tard, Asai se leva en silence de son coussin. Le chef de cabinet lui tournait le dos et parlait avec le président du syndicat. La geisha lui jeta un coup d'œil, mais elle reporta aussitôt son regard vers Shiraishi. A vingt-sept, vingt-huit ans, avec son visage joufflu, elle paraissait au goût de son directeur.

La serveuse qui l'avait attendu à l'entrée de la salle le guida dans un couloir qui tourna deux fois. Il

aperçut à travers la porte vitrée de la cabine téléphonique le récepteur décroché posé à côté de l'appareil.

“Allô, c'est moi...” dit-il mais il n'entendit rien à l'autre bout du fil.

Son cœur se mit à battre plus vite. Il percevait des voix à travers le récepteur, mais elles étaient trop basses pour qu'il puisse comprendre. Alors il entendit plus près une voix féminine laissant échapper un son inarticulé. Cela suffit pour qu'il comprenne qu'il s'agissait de Miyako, la sœur cadette de sa femme. S'il n'avait pas entendu sa voix dans le récepteur, c'est qu'elle sanglotait.

“Ma petite Miya, que se passe-t-il ?”

Sa voix trembla sur la fin de sa question. Il avait l'intuition que si Eiko n'était pas au bout du fil, il lui était peut-être arrivé quelque chose de grave.

“Grande sœur...”

Ensuite il ne comprit pas très bien. Sa belle-sœur était nerveuse, et ses pleurs lui parvenaient comme des rires.

“...”

Elle est morte, eut-il l'impression d'entendre.

“Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?”

— Elle est morte. Subitement.

— Morte ? C'est sérieux ?”

Une serveuse passa derrière lui. Comme la porte vitrée de la cabine était hermétiquement fermée, elle ne se retourna même pas.

“Quand ça ?”

Les sanglots de sa belle-sœur redoublèrent, l'empêchant de parler.

“Il y a trois heures...”

... Sa femme était morte trois heures plus tôt et on ne le prévenait que maintenant. Trois heures auparavant, il venait tout juste d'arriver dans ce restaurant. Quand il avait quitté la maison, il leur avait laissé sa feuille de route et la liste des hôtels où il était attendu, si bien qu'en téléphonant à son hôtel, Miyako avait

dû savoir qu'il se trouvait à ce restaurant. Dans ce cas elle aurait dû lui téléphoner bien plus tôt.

La nouvelle lui parvenait si tardivement qu'il pensa à une mort accidentelle. En outre, elle avait dû mourir à l'extérieur. Si elle était morte chez eux, on lui aurait téléphoné tout de suite. Et si elle avait été transportée à l'hôpital, il aurait été prévenu bien plus tôt.

“Un accident de la circulation ?” demanda-t-il, et la voix au téléphone changea :

“C'est moi. Ce n'est pas un accident de la circulation.”

C'était le père d'Eiko. Même son beau-père qui vivait à Hachioji était déjà arrivé chez eux.

“Un arrêt cardiaque. Ce fut si soudain.”

La voix de son beau-père, qui était âgé de soixante-dix ans, était confuse, entrecoupée de toussotements.

“... Eiko était sortie, elle a eu une crise et on nous a dit qu'elle s'était précipitée dans le magasin le plus proche. Miyako a reçu un coup de téléphone de ce magasin, elle s'y est rendue en taxi mais c'était déjà fini.

— Je vois. Alors, l'ambulance a été appelée par ce magasin, c'est ça ? demanda Asai en faisant un effort pour rester calme.

— Au lieu d'appeler une ambulance, comme il y avait un cabinet de généralistes à environ deux cents mètres du magasin, un médecin a bien voulu se déplacer tout de suite. Il paraît qu'à ce moment-là, son pouls s'était déjà arrêté.”

Eiko avait le cœur fragile. Deux ans plus tôt, elle avait déjà fait un léger infarctus.

“Où est-elle ?

— Elle est revenue il y a une heure à la maison. On a su où tu te trouvais parce que Miyako a téléphoné à ton hôtel...”

Le père de sa femme semblait chercher un prétexte pour expliquer le retard mis à le prévenir. Il percevait

les pleurs de Miyako à travers le récepteur. Apparemment, le jeune frère d'Eiko était également présent.

— Tu prends le train de quelle heure ?

— A cette heure-ci il n'y a plus de Shinkansen. Je vais prendre le dernier avion si j'arrive à temps. Ou alors, je prendrai le train de nuit qui arrive à Tôkyô demain matin.

— On t'attend. En tout cas, c'est tellement soudain, que pour toi...

Le père de sa femme semblait vouloir lui conseiller de revenir et de garder son calme, mais sa voix se brisa. A la fin il sentit que, plutôt que de déplorer la mort de sa fille, il voulait soutenir son gendre afin que dans son trouble il ne fasse pas une bêtise.

Asai sortit de la cabine et s'adressa à une serveuse qui passait dans le couloir :

— Savez-vous si c'est possible d'arriver à temps pour le dernier vol à destination de Tôkyô ?

La serveuse remonta sa manche violette et il vit sa petite montre à son poignet.

— Il est 20 h 50, n'est-ce pas ? Le dernier est à 21 h 30, donc je pense que même si vous partez tout de suite, vous n'arriverez pas à temps à l'aéroport d'Itami.

Au restaurant, comme ils avaient beaucoup de clients de Tôkyô, on connaissait par cœur l'heure des derniers vols.

— Ah, c'est donc que vous rentrez à Tôkyô ce soir ?

— Hmm. L'express est à quelle heure ?

— Au départ de Sannomiya, il y a celui de 22 h 05. Il arrive à Tôkyô demain matin aux environs de 9 h 30.

— Je vais le prendre. Appelez-moi une voiture.

— Vous êtes seul ?

— Oui, seul. C'est urgent.

En revenant dans le couloir, il se dit qu'il allait demander au vice-président Yanagishita de s'occuper du nouveau chef de cabinet. Il n'était pas possible de faire venir quelqu'un du ministère pour le remplacer,

et son directeur devrait terminer seul la tournée d'inspection qui se poursuivait encore deux jours. Ce serait sans doute difficile pour le nouveau chef de cabinet de préserver sa dignité s'il n'était pas accompagné. A moins qu'il ne demande à l'antenne du bureau des affaires alimentaires de Hiroshima d'envoyer quelqu'un ? Sans la présence d'un fonctionnaire du ministère, Shiraishi aurait peut-être du mal à se positionner face aux industriels.

Dans son affolement dû à la mort soudaine de sa femme, Asai continuait à réfléchir machinalement.

Lorsqu'il se retrouva dans la salle, tout le monde en était à la fin du dîner. Son chef était en train d'avaler un bol de riz à la daurade arrosé de thé. La geisha juste en face s'occupait de lui. Elle lui demanda, alors qu'il s'asseyait en s'inclinant, s'il voulait également du riz à la daurade ou nature.

Comme Asai s'était absenté longtemps, son chef paraissait légèrement de mauvaise humeur. Asai, tenant du bout des doigts son bol brûlant de riz à la daurade, réfléchissait à la manière d'aborder le sujet avec lui. Il n'avait pas de temps à perdre. Les pleurs de Miyako lui revenaient à l'oreille.

Asai reposa sur son plateau le bol qu'il venait pourtant de prendre, et faisant glisser ses genoux, il se rapprocha de son chef.

“Je suis absolument désolé, mais...” lui murmura-t-il à l'oreille.

Shiraishi pencha légèrement la tête vers lui d'un air interrogatif.

“Je voudrais que cela reste entre nous, mais...”

Les invités étaient moins agités que lorsqu'ils buvaient du saké un peu plus tôt, mais les conversations allaient bon train.

“... Je viens tout juste de recevoir un coup de téléphone de mon domicile à Tôkyô. Pour me prévenir de la mort subite de ma femme.”